

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

BENTHYLE. — Quel grand jour, aujourd'hui, quel grand jour que celui de la fête de notre auguste déesse, de notre mère à tous, Artémis ! La cérémonie débutera cet après-midi par un sacrifice officiel, que continueront des offrandes et un pèlerinage, jusqu'au moment où tu donneras, comme de coutume, au crépuscule, le signal de la procession, mon grand Philotas, car tu es grand, par Phoïbos ! Tu as de l'esprit, tu es artiste, tu prévois tous les événements, et tu leur confères une mesure qui étonne chacun. Et cette fois, je le sens, tout ira mieux encore. La procession de cette année va surpasser toutes les autres en ampleur et en beauté.

PHILOTAS. — J'ai fait ce que j'ai pu, tu le sais, Benthyle, pour le bien du pays. J'en avais à la fois le désir et le devoir, et l'on n'aura rien, je crois, à me reprocher.

BENTHYLE. — Ce n'était pas seulement un devoir, mais une nécessité pour moi, qu'étrangers et citoyens fêtent aujourd'hui, dans la ferveur et la piété, notre mère Artémis, pour fermer la bouche à nos ennemis. Finis leurs reproches ! Ils n'auront plus qu'à se taire, à rentrer leur rage, et à laisser les chefs de cette ville faire ce qu'ils jugent utile à son bien. La confiance crie en moi que nous approchons du cap où la gloire, sur son trône, nous attend pour parer d'immortelles couronnes les grands désirs et les grands combats qui ont rendu illustre notre ville. Avant-hier, hier... un songe ! Aujourd'hui, une réalité ! Et la cérémonie qui va commencer n'est-elle pas aussi un étincelant couronnement ? Trois fois glorieuse la déesse qui nous accorde de tels instants, Philotas !

PHILOTAS. — Comme un poète dans la force de sa jeunesse, tu mêles, Benthyle, le rêve à la réalité.

BENTHYLE. — Parce qu'ils vont toujours de pair. Ils sont

inséparablement liés dans leur vie, leur floraison et leur mort. Héraclite, si tu le lui demandes, te répondra aussitôt que « tous deux, au sein de l'Écoulement, forment l'Un, et que l'Un c'est le Tout ». De telles réflexions sont valables à toute heure, Philotas. Approche et oublie les mots. Regarde avec mes yeux la nature autour de nous. Vois le soleil qui caresse la plaine de ses rayons ; vois là-bas la mer resplendissante ; vois le ciel, ce ciel sans nuages qui ouvre les palais du jour inondés de lumière ! L'air, comme épuisé par la tourmente d'hier, n'est plus aujourd'hui qu'un souffle poussant vers le port les bateaux légers qui vont y jeter l'ancre. Et les fleurs, elles aussi, prennent part à cette joie : elles parent les arbustes, les arbres, les feuillages, répandent partout leur doux parfum. Entends-tu les oiseaux crier leur joie, comme des fous, et lancer leurs chants mélodieux ? Toutes ces merveilles ne révèlent-elles pas, Philotas, que les dieux sont avec nous et nous prodiguent leurs bienfaits ?

PHILOTAS.— Comme ton langage est fleuri ! Et comme les plus lourdes pensées deviendraient légères si l'on pouvait ainsi arranger à sa guise la réalité !

BENTHYLE.— Que dis-tu ? Tu plaisantes ?

PHILOTAS.— Si seulement je plaisantais !

BENTHYLE.— Alors c'est sérieux ? Et c'est au moment où les jeunes filles couronnées de fleurs tressent les guirlandes de la victoire, les répandent par poignées sur les routes, en des joutes fleuries, que ton esprit s'abîme en de telles pensées ? Où en est-on soi-disant arrivé ? Toi aussi tu écoutes les fables, les rumeurs et les racontars stupides que répandent en cachette çà et là des factieux aux ordres de l'ancien parti ? Et tu restes sourd et aveugle aux beautés, à la vie qui t'entoure ! Ne vois-tu pas tout cela ? N'es-tu pas à la jeunesse, au peuple, à l'univers tout entier ?

LE CHŒUR

(Des jeunes gens et des jeunes filles portant des rameaux et des fleurs traversent la scène en chantant).

A la fête de la déesse,
La fête pieuse et magnifique,
La vie nous appelle.
Allons ! Tous ensemble,
Glorifions l'auguste déesse !

Gloire, gloire et honneur
A la déesse éclatante,
A notre mère bienfaitrice,
A la joie et au jour,
A la source de vie !
Gloire, gloire et honneur !

Dans les monts et les bois,
Sur les vagues, dans les fontaines,
Dans la nature entière,
Partout la joie déborde
Et les chansons célèbrent
La fête éclatante,
La grande fête de la déesse.

Les buts de la vie,
Les grands desseins
Ont leur source
En l'auguste déesse.
Allons ! Tous ensemble,
Grands et petits,
Glorifions la déesse et la vie.

Gloire, gloire et honneur
A l'auguste déesse,

A notre mère bienfaitrice,
 A la joie et au jour,
 A la source de vie !
 Gloire, gloire, et honneur !

BENTHYLE. — Que dis-tu de ces jeunes gens, Philotas ? Ils sont dans la joie, l'ardeur de la vie les anime, mais ils n'en sont que plus persuadés qu'il faut lutter pour embrasser le monde et goûter au philtre mystique ! Et quand viendra l'heure d'aller à jamais jeter l'ancre au hâvre de salut, ils croiront, eux aussi, qu'ils ont pu graver sur le granit de la Destinée quelque chose de neuf et de beau — leur œuvre — comme un songe et une réalité ! Eux, les combattants ; elle, l'ennemie ! Et, dans la lutte sévère, la Vie, victorieuse, et le Destin, vaincu. Que dis-tu de tout cela, Philotas ?

PHILOTAS. — Même si je parlais, peut-être ne me comprendrais-tu pas ; peut-être croirais-tu que tout cela vient d'une certaine obstination et de l'esprit de contradiction. . .

BENTHYLE. — Allons ! Je n'en crois rien ! Très peu ont ton rang, et tu es pour moi un ami vénéré, comme un père ! Aucune théorie, tu le sais, ne peut éclipser notre amitié. Chacune, à sa façon, engage au « Bien » et lutte pour lui. Mais si le bien n'est pas dans la jeunesse, dans chaque vibration de la vie, où le trouver ailleurs, Philotas ? Oui, je chante la vie, je la comprends, je l'aime, je la désire telle qu'elle est, et non comme une chose qui passe, comme une immensité sans couleurs et sans forme. Pourquoi mettre la vie à nu, ou vouloir l'habiller de pensées profondes, de paroles brillantes, d'immortelles essences, quand c'est inutile ? La vie n'est la vie que telle que nous la vivons, et ce n'est qu'ainsi qu'elle mérite d'être vécue : belle, fraîche, joyeuse ! Le ruisseau n'est ruisseau que lorsqu'en son premier lit il répand ses eaux pures. Qu'il se jette dans un fleuve, puis dans la mer, il cesse alors d'être un ruisseau ; oui, il cesse d'être. Le voilà à jamais perdu ! Mais quel dommage de sombrer en de telles réflexions au moment où, autour de nous,

la vie prodigue ses beautés et nous convie à nous réjouir en la célébrant !

(*On entend le chant du Chœur*)

Écoute ce chant harmonieux, Philotas ! La jeunesse m'appelle. Je cours vers mes jeunes amis. Tout à l'heure, ne l'oublie pas, nous devons nous rencontrer dans le Parc, et je veux t'y voir détendu.

SCÈNE II

PHILOTAS.— Sois le bienvenu parmi nous, Timoclès.

TIMOCLÈS.— Merci, Philotas. Comme je suis heureux de te voir toujours aussi solide et ardent au travail ! En Égypte, j'ai eu la nostalgie de cette ville, et je suis revenu hier soir, la veille — quelle chance ! — de cette grande fête.

PHILOTAS.— Oui, quelle chance ! La déesse est toujours à tes côtés comme une grande amie. Grâce à elle, tu as fait un heureux séjour à l'étranger, et tu nous es revenu, vaillant, riche de connaissance et d'expérience. Devines-tu à quel point je suis heureux de te revoir ?

TIMOCLÈS.— Oui. Et c'est ta main, Philotas, ta main, à toi seul, que j'aurais voulu serrer, le matin de mon départ. Mais dis-moi maintenant : j'ai hâte de savoir ce qui s'est passé ici en mon absence.

PHILOTAS.— Tant de temps a passé depuis lors !

TIMOCLÈS.— Je me suis absenté dix mois, tu le sais, et il m'est parvenu, là-bas, beaucoup de nouvelles : les choses, disait-on, tournaient très mal, et la vie devenait intolérable. Et puis, aussi, le contraire : que tout s'était transformé pour le mieux, que le miel et le lait inondaient le pays . . .

PHILOTAS.— Selon les yeux ou les désirs de chacun !

TIMOCLÈS.— Est-ce la seule raison ? Tiens, dès mon arrivée ici, je me suis heurté aux choses les plus étranges. Sur le quai, l'aperçois Charmide. Anxieux d'avoir des nouvelles, je m'approche aussitôt et lui demande : « Comment ça va ? » — « Diablement mal » répond-il dans un signe,

en jetant des regards inquiets à l'entour, et il part à la rencontre de sa famille qui arrivait de Smyrne. Plus tard, je rencontrai Cratidas, chez Myraina. Il paraissait soucieux. Je le questionnai. En vain. Il se déroba, murmura quelque chose, je ne sais quoi, et disparut sans autre explication. Aussi, rempli de crainte, de chagrin, d'incertitude, suis-je venu te trouver, et j'ai rencontré, à la Rotonde, Scopas et quelques autres. Quelques instants plus tard, j'entends Benthyle, un peu plus loin, haranguer la foule avec des gestes de joie, et tout le monde l'écoutait, riait avec lui! Ici des rires, des chants, des réjouissances. Là, des regards en coin, des pensées sombres! Que croire, que penser, je ne sais! Je remercie Artémis, Philotas, de m'avoir conduit jusqu'à toi.

PHILOTAS.— Tu vas tout savoir, à l'instant même. Et d'abord, Timoclès, apprends qu'avec le temps tout est allé de travers, tout s'est mis à prendre un mauvais chemin. Tu vois les gens heureux ou indifférents, en ce jour de fête, mais en regardant mieux, tu les verrais souffrir, au fond d'eux-mêmes; tu verrais leur colère près d'éclater. On n'attend plus, on n'espère plus qu'une chose: que les temps changent et que la ville retrouve sa splendeur première.

TIMOCLÈS.— Veux-tu dire que nos concitoyens ont regretté leur lourde erreur? Est-ce cela?

PHILOTAS.— Oui. La vérité n'a pas tardé à dissiper les fumées de l'erreur, à révéler l'état douloureux où la ville est réduite, stupidement livrée qu'elle est aux mains d'hommes ignorants et insensés. Alors, pleins de remords, de tristesse, tous ont cherché un remède contre le mal, un moyen de remettre la ville en de meilleures mains!

TIMOCLÈS.— Et alors?

PHILOTAS.— Mais il était trop tard! Aucun, parmi les plus capables, ne voulut prendre les responsabilités du pouvoir. La première leçon avait porté ses fruits, cette mise à la porte d'Hermodore où, sous un prétexte vraiment risible, on frappa tout simplement la vertu. On se mit donc à cher-

cher, mais en vain, un libérateur, pour en arriver finalement à la situation actuelle.

TIMOCLÈS.— Et pourquoi n'avoir pas fait appel à Héraclite? Pourquoi ne s'être pas jeté à ses pieds, lui confesser les erreurs passées et lui demander la direction du vrai chemin?

PHILOTAS.— Sans doute! Ils ont cherché à connaître sa pensée, mais ils ont oublié, dans la griserie du pouvoir, tout d'abord qu'il est impossible de retourner en arrière, mais surtout combien ils l'avaient durement blessé en chassant Hermodore, et en le méprisant lui-même, ignoblement. Ils lui ont fait demander, sans aucune explication, d'instituer à leur intention des lois nouvelles pour renflouer la cité. Ils sont donc allés, quelques jours plus tard, réclamer les lois en question, et ils ont trouvé Héraclite — devine — en train de...

TIMOCLÈS.— De...?

PHILOTAS.— De jouer aux dés avec des gamins, devant le temple! Il se retourne et les aperçoit en train de le regarder, ahuris, bouche bée: « Ne vous étonnez pas, mes braves, leur dit-il. Je pense qu'il est plus sage pour moi de jouer aux dés avec ces gosses que de gouverner avec vous. Si vos amis ont vraiment cru sauver le pays d'un grand danger, qu'ils disparaissent le plus vite possible dans les forêts et laissent les enfants et les adolescents gouverner la ville plus intelligemment qu'eux ». Et sur ce, il se remet à jouer aux dés avec les enfants.

TIMOCLÈS.— Bien fait pour eux, Philotas. Ils méritaient cela. Être puni quand il le faut rend toujours raisonnable. Mais j'ai hâte de savoir ce qu'est devenu Héraclite pendant tout ce temps. Que fait-il? Je n'osais pas, je l'avoue, avant que tu ne continues ton récit, penser qu'il laissait la ville aux mains des imbéciles par vengeance. Héraclite, lui, le sage, le fort, ne peut désirer, ne peut faire que le bien.

PHILOTAS.— Naturellement! Mais que seraient devenues ses lois aux mains de ces imbéciles, aux mains de ce peuple

veule et lâche? Ils les auraient saccagées, et lui avec elles. C'est peine perdue de vouloir, quand il pleut à verse, contenir le lit des ruisseaux et purifier leurs eaux. A la longue, la boue se dépose, et l'eau retrouve son cours normal.

TIMOCLÈS.— Tes paroles sont sages. Et lui?

PHILOTAS.— Il les a abandonnés à eux-mêmes. Il est resté là, jusqu'au bout, certain que tous dans cette ville se repentiraient un jour amèrement et n'auraient plus qu'un désir : retrouver le droit chemin et créer un monde nouveau.

TIMOCLÈS.— Mais que peut-on créer dans les ténèbres? Le brouillard, bien vite, recouvre tout.

PHILOTAS.— Peut-être la lumière brillera-t-elle un jour à nouveau! Le bruit de sa vertu, de sa sagesse, s'est répandu au bout du monde, et les étrangers, jour après jour, affluent vers la ville pour entendre Héraclite. Le roi des Perses, lui-même, lui envoie des cadeaux innombrables, et le réclame à ses côtés. « Tu es un sage, Héraclite, lui écrit-il, et j'ai besoin des lumières de ta sagesse. J'admire ton savoir et désire t'avoir près de moi, pour baigner mon âme dans le flot de tes connaissances. Il est temps, pour toi, d'abandonner les Grecs. Ils ont beau être intelligents; ils ne savent pas distinguer les sages des autres hommes et restent indifférents à la vertu. Allons, viens chez moi. Tu trouveras dans mon palais une réception chaleureuse et la gloire. »

TIMOCLÈS.— Je devine sa réponse!

PHILOTAS.— Admirable, comme toujours. « Tous ceux qui cherchent dans le monde le vide et le provisoire restent étrangers à la vérité et à la justice. L'insatisfaction les tourmente et les entraîne, çà et là, parce qu'ils n'ont rien dans la tête. Une telle vie ne me tente pas et je suis étranger à tout ce qui provoque l'envie. Ni les coutumes ni les richesses de la Cour ne m'attirent. Je me contente de peu et je veux vivre de peu, maintenant comme autrefois. J'ai donc décidé de finir ma vie là où je suis né. »

TIMOCLÈS.— Quel langage admirable et sensé! Quelle grande âme! Comme je l'admire!

PHILOTAS.— Tu vas l'admirer davantage encore en apprenant la suite : peu de temps après, les Athéniens lui demandèrent de quitter Éphèse et d'aller vivre à Athènes, dans la gloire, les honneurs et le confort. Sans discuter, et malgré le grand besoin qu'il en aurait eu, après des moments si durs, il déclina leur offre en répondant qu'il préférerait rester à Éphèse.

TIMOCLÈS.— Extraordinaire ! Et comment va-t-il en ce moment ? Je voudrais le voir, lui serrer la main, entendre, comme autrefois, le métal de sa voix forgeant la vérité de l'univers.

PHILOTAS.— Sûrement. Ses disciples m'ont dit hier soir, discrètement, qu'il projette de déposer aujourd'hui son manuscrit en don modeste au trésor d'Artémis. Il est temps d'y aller, si tu veux le voir, avant que la cérémonie ne commence dans le Parc.

SCENE III

CRATIDAS.— Quel dommage de les voir tout mener à leur guise ! Le peuple a tout oublié, pour courir aujourd'hui dans leur sillage célébrer la fête dans la joie.

HÉRACLITE.— Qu'espères-tu au juste ? Que le peuple sue et souffre à la recherche de l'impossible ?

CRATIDAS.— Je ne sais que te dire, Héraclite. Ne vois-tu pas que partout ce n'est que désolation, souffrance, étouffement !

HÉRACLITE.— Pourquoi te tourmenter ? Pour le présent, Cratidas ? N'y a-t-il pas, au-dessus de notre volonté, la force impérieuse des choses ? Et son injonction n'est-elle pas une loi ? Ne sais-tu pas, comme moi, que la vie n'est jamais inactive, qu'elle évolue sans cesse, qu'elle revêt sans relâche des formes nouvelles et perpétue ainsi le mouvement du devenir ? Tout disparaît et ne revient jamais ! Ce que chacun d'entre nous a de mieux à faire, c'est de jouer son rôle sur la route infinie du monde, en laissant autour de lui, aussi profondes que possible, les marques de son art.

Pour qu'un grand homme lutte et l'emporte contre le mal, regarde combien de pleurs brûlants il devra verser ! Il faut avoir pitié de lui quand, par hasard, il tente d'oublier son sort !

CRATIDAS.— Fort bien. Mais il est une chose, Héraclite, que je ne puis concevoir, c'est que tu pardonnes soudain tout ce qu'a fait Démadès. Non content de te blesser, toi et tes amis, il a ébranlé les fondements de la vertu et accumulé les désastres sur la ville.

HÉRACLITE.— Il l'a regretté sincèrement, Cratidas.

CRATIDAS.— Regretté ? Et après ? Le regret efface-t-il l'acte ?

HÉRACLITE.— Non pas l'acte, mais la faute ! Le regret peut le ramener sur les sentiers de la vérité, l'engager à combattre pour elle, se racheter, peut-être, en recherchant le bien.

CRATIDAS.— Mais alors, n'en arrive-t-on pas à supprimer tout sens au châtement, à le faire disparaître ?

HÉRACLITE.— Tant qu'il reste mesuré, le châtement garde son sens, mais, dans le cas contraire, on ne peut guérir le mal que par le bien. Le mal ne saurait être un but dans la vie. La vie n'a qu'un seul but, Cratidas, le bien.

CRATIDAS.— C'est bien mon avis.

HÉRACLITE.— Et pour accéder aux plus hauts degrés, Cratidas, notre but suprême doit être le bien. Il faut que chacun de nous oublie ses intérêts, ses désirs, s'il veut s'offrir lui-même en exemple au jugement d'autrui, et mener les autres par la fermeté, la persuasion, la douceur, sur le difficile sentier de la vertu. J'ai voulu conduire Démadès sur ce sentier, et laisser à la semence du bien le temps de germer dans son âme. Quel plaisir de voir, dans un vallon sec et inculte, un arbre vigoureux étirer ses branches et inviter chacun à se reposer sous son ombre ! Dis-moi, Cratidas, où peut-on trouver plus grande joie qu'en faisant le bien pour autrui ?

CRATIDAS.— Tu as raison, Héraclite. Quelque chose

obscurcissait ma pensée, mais maintenant ce quelque chose a disparu comme l'ombre s'efface devant le soleil.

HÉRACLITE.— Dans le fond de mon âme, j'ai toujours tendrement nourri cet espoir : offrir à l'homme un bouclier contre les coups du destin. Maintenant que j'ai payé ma dette, comme je le voulais et l'entendais, mon cœur est et restera en paix.

CRATIDAS.— Héraclite, je crois qu'il reste encore quelque chose à re . . .

HÉRACLITE.— Non, Cratidas. Il est temps de partir. Allons au temple avant qu'il ne soit comble, et que la cérémonie ne commence. Je dédierai mon œuvre à la déesse, en simple et modeste offrande, pour qu'elle demeure en pieux exemple à tous les hommes.

SCÈNE IV

SCOPAS.— Quelles splendeurs, Benthyle ! Je comprends ta joie mieux que quiconque et m'en réjouis autant que toi. Mais ceci ne veut pas dire que nous en avons fini avec notre tâche, et que nous n'avons plus à nous soucier de rien.

BENTHYLE.— Scopas, souvent en visant la sagesse on prend la voie de l'exagération. C'est ce qui se produit en ce moment.

SCOPAS.— Au contraire ! Il faut toujours avoir les yeux fixés sur la victoire. A chaque instant, tu le sais, surgissent des problèmes nouveaux, des idées nouvelles, et c'est en connaissance de cause qu'il faut les étudier, sans hésitation ni doute, et trouver au plus vite la solution qui sera admise par tout le monde.

BENTHYLE.— C'est vrai, mais peu d'hommes le comprennent.

SCOPAS.— La plupart du temps, les gens n'ont pas d'opinion. Ils vivent dans l'ignorance, comme des troupeaux aveugles. Il leur suffit d'une fable, d'une fable qui satisfasse le primitif désir qu'ils nourrissent pour le fantastique et le grandiose ! Tant pis pour celui qui attend que la foule

s'éveille et choisisse seule sa voie ! La foule aura toujours besoin d'un guide, d'un initié, d'un mage, et surtout d'un chef. Mais toi, cher Benthyle, tu ensorcelles par tes seules paroles, tu le sais bien. Tu conquiers les foules, tu attires à toi la jeunesse ardente et enthousiaste. Nous te devons beaucoup, je l'avoue, et je t'en félicite.

BENTHYLE. — Tu es fait pour gouverner, Scopas, aussi bien que moi. Tu es très fin devin et plus doué encore que moi-même pour l'action. Te rappelles-tu — quant à moi je ne l'ai jamais oublié — cette heure critique où Démadès hésitait ? Si tu n'avais pas tenu ferme, si tu ne l'avais pas solidement soutenu lui-même, quand il lui fallait regarder Héraclite en face, sans faiblir, si nous n'avions pas pris le pouvoir sans hésiter, actuellement tout serait perdu pour nous à jamais !

SCOPAS. — Je m'en souviens. Ce qu'il faut, c'est n'exiger de chacun que ce qu'il peut donner, lui faciliter l'action, et regarder avec confiance l'avenir quand cet avenir nous concerne tous. Chacun d'entre nous a son rôle à jouer selon les volontés et l'ordre du destin. Le zèle de Démadès nous a beaucoup aidés et nous aide encore, par son amitié et sa collaboration. Aucun autre citoyen n'avait sa force de persuasion ni son autorité, et c'est à lui, plus qu'à tout autre, que nous devons notre victoire. Qui d'autre que lui pouvait sérieusement se mesurer avec Hermodore ? Qui d'autre pouvait oser regarder en face Héraclite ?

BENTHYLE. — Je n'ai rien à redire à cela, et du reste, tu le sais, chaque fois que j'en ai parlé, ce ne fut jamais pour nier l'autorité, l'énergie ni le rôle de Démadès. Mais il faut bien reconnaître qu'il hésite souvent, qu'il n'a pas de confiance en la vie.

SCOPAS. — Non, il est simplement différent de toi. Toi, Benthyle, tu ne vois pas le monde comme lui ; tu prends la vie comme elle est ; ta pensée est d'un bloc ; ton âme regorge de projets et d'espoirs, et c'est cela qui te rend si joyeux et confiant. Lui, il n'est que méditation ! Quand on passe son

temps, tu le sais bien, à réfléchir sur les causes et le mystère de la vie, la tête finit par vous tourner, par s'égarer, interdisant, au moment critique, de trouver le chemin du salut.

BENTHYLE.— C'est vrai ! Quelle terrible chose que d'être aveugle aux beautés, aux charmes de la vie, dont chaque instant nous révèle la richesse comme de simples et tangibles vérités. Il doit être pénible de se torturer ainsi, de s'efforcer, comme Bellérophon sur Pégase, de saisir les fantômes en deuil des Chimères !

SCOPAS.— Peut-être quelque nécessité, au fond d'eux-mêmes, assombrit-elle ces gens, les tourmentant et les poussant malgré eux à cela . . .

BENTHYLE.— . . . à agir de façon si étrange ? Que penser d'Héraclite, qui oublie tout à coup le passé, loge chez lui Démadès et discute avec lui des problèmes de la cité ? N'est-ce pas étrange ?

SCOPAS.— Que dis-tu ? Ai-je bien entendu ? Répète ! Héraclite a invité Démadès chez lui ? Il lui pardonne et le conseille amicalement ?

BENTHYLE.— Mais oui ! Cela te surprend ? Pourtant la chose me paraît simple.

SCOPAS.— Tu plaisantes ! Les actes d'hommes tels qu'Héraclite ne sont jamais simples. Ils ont des conséquences non seulement pour eux, mais pour tous ! Cela me surprend, me trouble, et m'inquiète. Je me demande où il veut en venir avec Démadès ! Et je cherche en vain une réponse. Mon esprit erre dans la brume.

BENTHYLE.— Que diras-tu alors de . . .

SCOPAS.— Quoi ? Il y a encore autre chose ?

BENTHYLE.— Oui, quelque chose de plus terrible encore. Quelque chose qui va t'effrayer.

SCOPAS.— Parle ! Tu m'inquiètes.

BENTHYLE.— Moi aussi, cela m'a beaucoup surpris, je l'avoue, mais pour d'autres raisons.

SCOPAS.— Eh ! bien, parle ! Je meurs d'impatience.

BENTHYLE.— Voilà : quand la cérémonie sera finie, nous assisterons au départ d'Héraclite !

SCOPAS.— Au départ d'Héraclite ? Pourquoi ? Où ? Tu plaisantes, Benthyle ? Où as-tu entendu ces fables pour les colporter à ton tour ? Nous allons assister au départ d'Héraclite ! Pourquoi ? Où va-t-il ?

BENTHYLE.— C'est pourtant ce qui va arriver.

SCOPAS.— Impossible ! Ce sont des mensonges, des fables ! Lui, s'en aller ? Écoute : lui, qui n'a eu peur de personne quand on s'obstinait à le frapper, qui a refusé les dons fabuleux et les honneurs du roi des Perses, qui n'a tenu aucun compte de l'invitation de l'illustre Athènes, et a répondu qu'il préférerait rester à Éphèse parmi son peuple, il partirait, lui ? Pour aller où ? Quelle ville, quel pays, quel roi, quel tyran, quels que soient leurs titres, leurs dignités et leurs richesses, qui d'autre pourrait l'entraîner loin d'Éphèse ? Personne !

BENTHYLE.— Aucun, assurément, de ceux que tu viens de nommer, chef, roi ou pays ! Et pourtant, il partira !

SCOPAS.— Parles-tu sérieusement ? Dis-moi... par les dieux, tu me rends fou !

BENTHYLE.— Calme-toi, écoute-moi, je vais t'expliquer : quand le cortège sera fini, il s'en ira dans la montagne et finira là-haut ses jours, seul, dans la solitude ! Et ceci va avoir lieu aujourd'hui même, tout à l'heure ! Eh ! bien, qu'en dis-tu ? T'attendais-tu à quelque chose d'aussi étrange ?

SCOPAS.— C'est inouï, je l'avoue, et je n'arrive pas encore à le croire. Mais dis-moi, est-ce vrai ? D'où le sais-tu ? Qui te l'a dit ? Quelle raison pousse Héraclite à quitter Éphèse ?

BENTHYLE.— Je l'ai su par hasard, et tu vas pouvoir en juger par toi-même. Avant d'arriver ici tout à l'heure, je me suis assis dans le bois, rompu que j'étais de fatigue, pour me reposer. Des gens parlaient derrière les arbres, des voix connues, me sembla-t-il. Je me retourne, j'aperçois Philotas en train de parler à Cratidas, et, avant même que j'aie le temps de dire un mot, j'entends Cratidas poursuivre : « Non

content d'avoir pardonné hier soir à Démadès et recommandé à la cité de l'aimer, Héraclite a décidé, sans rémission, de s'en aller ; et il s'en ira ! Il se retire dans la montagne. J'en ai parlé avec lui une nuit entière : en vain. Il en a décidé ainsi : il partira ! A peine la cérémonie terminée, il restera seul dans le Parc, et alors . . . » Sur ce, ils se sont éloignés, et c'est tout ce que j'ai pu entendre. Ça m'a ahuri, je dois l'avouer. Je me suis dit en fin de compte que les philosophes ont des idées bizarres, et que lui aussi en est un. Mais peut-être n'est-ce pas ton avis . . .

SCOPAS.— Ainsi, c'est vrai ! Incroyable ! Inouï ! Même par fantaisie, même pour le plaisir d'inventer des chimères, je n'aurais pu imaginer une chose pareille ! C'est une chose étrange, très grave, qui dépasse notre jugement et notre connaissance. Non ! Je ne sais qu'en dire ! Mais il faut savoir exactement à quoi s'en tenir ! Que t'ai-je dit au début, t'en souviens-tu ? A chaque instant naissent des choses nouvelles, prenons-y garde. Cours te renseigner et reviens vite me trouver dans le Parc.

SCÈNE V

CHARMODOKÈ.— Tu as gagné, Héraclite, l'admiration de la foule en déposant au temple, dans son écrin, ton manuscrit fameux. Les siècles passeront, mais lui restera, immuable, éternel ! Au milieu du brouillard qui nous entoure, il rend chaque chose plus belle, plus sublime, et bannit l'angoisse de l'éphémère. Dans les ténèbres des souffrances et des tristesses, dans la dépravation des désirs, ton œuvre, Héraclite, brillera comme un phare, elle répandra sur le monde sa lumière si douce, avec l'espérance du bien et de la vérité !

HÉRACLITE.— Tu es bonne, comme toujours, Charmodokè. Sans erreur, tu distingues le beau et le bien mieux que quiconque, et tu donnes à toute chose un sens évident. La raison d'être de la beauté, je l'ai découverte dans le calme et l'éclat de ton visage.

CHARMODOKÈ.— Je veux bien le croire puisque tu le dis. Tu m'as enseigné à voir plus clairement l'univers, à mieux saisir le sens de la vie. Tu as banni de mes désirs et de ma pensée la peur de l'écoulement et de l'éphémère. Ce que je suis, c'est à toi que je le dois, et il est juste que l'on s'en remette à toi.

HÉRACLITE.— Tes paroles me confirment dans l'espoir que mon passage sur terre aura laissé des empreintes suffisantes pour tracer des routes nouvelles ! Mais aussi comment tu me rappelles de souvenirs ! Tout le passé apparaît devant mes yeux, en une vision vivante ; et au sein des images innombrables qui tournoient sans cesse et passent, tu restes toujours droite ; tu brilles comme l'aurore sur le chemin de la vie.

CHARMODOKÈ.— C'est toi qui m'as placée ici, et j'y resterai. Tu as donné un but à ma vie.

HÉRACLITE.— Tu étais toute jeune alors, je me souviens ! Tu brûlais d'apprendre, de tout savoir. Tu ne voulais perdre aucun moment. Partout où brillait une lumière, on voyait devant elle Charmodokè ! Au début, tu as cherché ta route et tu es venue jeter l'ancre, pour finir, gaiement dans le port que j'ai édifié, pour y prendre aussitôt la première place !

CHARMODOKÈ.— C'est là que mon âme a trouvé de quoi apaiser sa soif.

HÉRACLITE.— Tu as goûté le miel du savoir ; tu t'es baignée dans la fraîcheur de la connaissance, et tu t'es pieusement envolée vers les sphères idéales, berçant chacun de tes désirs, doucement, au hâvre magique de la sérénité, où s'éteignent les peines, au sein d'un amour impersonnel et infini.

CHARMODOKÈ.— C'est la seule chose que j'aie pu souhaiter, que j'aie désiré et que j'aie tâché de faire.

HÉRACLITE.— Et tu y es parvenue, tu y as tenu ta place ! Tu as prodigué à l'entour les richesses de ton cœur et de ton intelligence. Combien de fois t'avons-nous trouvée à nos

côtés, à l'heure du danger, de la tristesse, de la souffrance, à l'heure où s'affaissaient sous nos yeux autels, dieux, foyers, cultes, à l'heure où les haines ébranlaient de fond en comble notre pensée, où la méchanceté fustigeait avec rage la vertu, où les cris rauques d'une chair malade cherchaient sans relâche à couvrir le chant immortel de la vie ; toi, modeste, joyeuse comme toujours, tu tenais tête, impassible, à la bourrasque, et tu calmais par ta tendresse, ta foi, ta grâce, les souffrances et les amertumes !

CHARMODOKÈ. — (*pensivement*) J'ai aperçu au loin une lumière dans la tempête... La tempête a cessé, et la lumière est revenue dispenser autour de nous ses doux rayons.

HÉRACLITE. — Quelle lutte, Charmodokè ! Avec quel intense regret on voit l'arbre du bien perdre ses feuilles sans avoir donné de fruits, avec quel regret on se voit soi-même, en tant qu'individu, vieillir et se dissoudre ! Dans les profondeurs ténébreuses du corps périssable le désir bouillonnait, et, dans la lutte, la douleur éclatait en sanglots.

CHARMODOKÈ. — Je savais quel serait le vainqueur de cette lutte. Et j'ai cueilli, pour en joncher son chemin, des pétales de roses inflétrissables et des feuilles de laurier.

HÉRACLITE. — Quelle lutte terrible ! Qui aurait pu imaginer et saisir ce qui se cache dans le cœur de chacun ! Quelles angoisses brûlantes ! Quelles souffrances ! Si l'on pouvait exprimer tous les combats qui se livrent dans le cœur humain, le monde se refléterait dans les larmes, et le seul chant dont l'écho se répercuterait de loin en loin serait celui des lamentations !

CHARMODOKÈ. — Les lamentations des hommes dans les ténèbres d'une nuit sans étoiles, d'une nuit sans espoir. Mais cette plainte a commencé de s'éteindre dès les premiers feux de l'aube.

HÉRACLITE. — Oui ! J'ai désiré composer, sur un rythme capable d'arracher l'âme et l'esprit loin de la terre, un chant heureux de vie. J'ai désiré rendre l'homme capable de comprendre, individuellement, d'enfermer en lui le sublime et

l'immortel, et de s'étendre, de se multiplier à l'infini jusqu'au Tout.

CHARMODOKÈ.— Contre la mort et l'écoulement, tu as lancé un grand adversaire : une inébranlable confiance dans le miracle de la vie. Et ton chant universel, qui donne à l'esprit son élan et à l'âme ses ailes, s'entend et s'entendra par tout l'univers.

HÉRACLITE.— S'entendra... Merci à nouveau, Charmodokè, Quelle énergie tu me donnes, en cette heure critique où il me faut trancher tous les liens qui me retiennent à la vie présente, où je dois, seul, à jamais, finir mes jours dans la solitude !

CHARMODOKÈ.— Partir, et finir tes jours, à jamais, dans la solitude ! Plus j'y réfléchis, et plus je tremble. Je contemple ta pensée avec admiration ; chacun de tes actes est juste, fruit parfait de ton jugement. Mais quelque chose, comme une hésitation, une crainte, trouble profondément mon âme en ce moment. Pourquoi ? je ne sais ; et ceci me fait dire que tu devrais remettre ton départ.

HÉRACLITE.— Non, Charmodokè, je pars ! Je pars parce que j'ai achevé mon cycle. C'est très bien ainsi, crois-moi, et il y a de la grandeur à comprendre quand on doit partir, et à trouver la force d'abandonner la place avant que ne pâlisent le but et l'éclat de la vie aux yeux de nos amis comme à nos propres yeux ! Il faut préserver intacte et pure la lumière qu'abrite le corps périssable.

CHARMODOKÈ.— Mais cette lumière ne peut pas s'éteindre.

HÉRACLITE.— Pour celui qui la porte en soi, non. Mais l'homme finit par vieillir, et son corps flétri est horrible. Notre soif de vivre nous fait croire, bien qu'autour de nous tout s'écoule et s'efface, que peut-être nous pourrions échapper au destin, et nos misérables restes regardent avec confiance vers l'aurore tout en courant irrévocablement vers le crépuscule ! Le temps des essais est fini pour moi. J'attends ma fin dans la sérénité.

CHARMODOKÈ.— Héraclite...

HÉRACLITE.—Que veux-tu dire, Charmodokè? Non, jamais! En ce moment crucial je vois les choses lucidement. Toute hésitation, fût-ce la plus minime, aurait en mon cœur des conséquences éternelles!

(*Pensivement*) Non, jamais! J'irai, tout droit, la tête haute, jusqu'au bout. Je partirai maintenant, maintenant que je peux saisir dans leur intégralité le bien et la vérité, maintenant que je peux les regarder en face, comme un ami. Là-bas, dans la solitude, seul, je laisserai leur lumière éternelle entrer et illuminer toute ma vie jusqu'en son tréfonds. Et je m'éteindrai, en tant qu'individu, pour laisser mon esprit et mon âme se fondre au sein de l'infini. Et il m'enfermera dans son étreinte, et je le serrerai à mon tour dans la mienne, étroitement! (*avec tendresse*) A présent, Charmodokè, regarde le soleil, quand tu le verras se lever, comme si une vie nouvelle commençait pour toi, ainsi qu'un pur salut du jour et la douce promesse d'une vie renouvelée! J'ai recueilli des rayons d'or; je les emporte avec moi comme compagnons de voyage. Adieu.

CHARMODOKÈ.—Héraclite! Mon père! Adieu!

SCÈNE VI

DÉMADÈS.—Je te cherchais, Scopas.

SCOPAS.—Moi aussi, Démadès.

DÉMADÈS.—Et nous avons tous deux la chance de nous rencontrer à l'écart des autres.

SCOPAS.—C'est toujours une grande joie pour moi, tu le sais, de m'entretenir avec toi. Nous pouvons nous dire, sans hésiter, sans crainte, ce que nous avons sur le cœur.

DÉMADÈS.—Oui, si seulement chacun pouvait ainsi ouvrir son cœur, et parler à ceux qui le comprennent en toute franchise, comme un père à son fils!

SCOPAS.—Pour moi, c'est une nécessité. Au point où nous en sommes arrivés, nous pouvons nous aussi dresser un autel. Le magnifique et terrible combat qui nous a unis, Démadès, exige que tous deux nous paraissions comme des frères à cet autel.

DÉMADES.— Tes paroles me touchent. Elles reflètent, crois-moi, mes propres désirs et mes pensées. Maintenant, comme autrefois et comme toujours, nous poursuivrons notre route pour atteindre finalement, j'en suis persuadé, un but supérieur. Il me semble qu'aujourd'hui nous confirmer plus solidement encore dans cette voie, et nous convie à mener ensemble non plus un périlleux combat comme celui qui nous mit en mains le pouvoir, en frappant sans pitié nos amis, mais celui de la vertu, Scopas, en veillant nous-mêmes au bien d'autrui.

SCOPAS.— Je suis d'accord avec toi, inutile même d'en parler. Nous avons eu en vue le plus grand bien de tous, et nul ne peut nous blâmer d'avoir frappé des amis qui, au début, furent nos adversaires ! Si même nous nous étions trompés, si nous avons fait réellement le mal, ce n'aurait pas été de notre faute, c'est humain : il arrive souvent qu'on fasse le mal malgré soi, sans en prendre conscience, tandis qu'on remarque toujours le bien que l'on fait. Le présent n'a plus rien à voir avec le passé : l'expérience nous a beaucoup appris. Nous sommes devenus plus clairvoyants, et à même de mieux gouverner. Si nous avons été injustes à l'égard de quelqu'un, Démadès, si haut placé soit-il, nous sommes prêts, sur l'heure, à lui rendre justice.

DÉMADES.— J'ai deviné ta pensée. Tu fais allusion à Héraclite. Comme nous avons été aveugles, vraiment, toi, moi, et tous les autres, à côté de lui, devant la lumière de son intelligence et de son âme ! Il n'a nul besoin de rechercher auprès de quiconque une récompense ou la justice. Il a terminé sa tâche, auprès de nous, et si tu ne le sais pas, apprend-le : il quitte aujourd'hui la ville pour toujours !

SCOPAS.— Ainsi donc c'est vrai, Démadès ! je ne pouvais le croire, tout à l'heure, mais maintenant que tu me le dis, je m'en persuade. C'était si incroyable à mes yeux ! Je ne pouvais imaginer qu'un homme comme lui, si grand par sa vertu, sa pensée et ses actes, pourrait tout à coup, un beau

jour, partir dans la solitude pour y trouver le calme, et laisser les autres faire leur chemin sans lui.

DÉMADES.— C'est pourtant ce qui va se passer.

SCOPAS.— Je l'admire. Seul Héraclite pouvait sans hésiter entreprendre un tel acte!

DÉMADES.— En conservant toujours la même voie et en montrant au monde la vérité.

SCOPAS.— Je l'avoue. Je vois à présent, Démadès, quel épais brouillard nous a enveloppés! Héraclite me semble aujourd'hui si grand que je me tiens à ses pieds, ébloui, et que je sens un puissant remords, une grande souffrance monter en moi, pour être resté, dans mon doute et ma crainte, aveugle à sa lumière.

DÉMADES.— Cette crainte, Scopas, il faut à présent l'extirper de nous à jamais. Et nous n'y parviendrons qu'en nous débarrassant de l'angoisse de l'éphémère. C'est cette angoisse qui forge et qui nourrit notre peur, c'est elle qui nous harcèle, qui incruste en nous la souffrance et nous pousse au mal. Il faut lui résister! Il faut que coule le fleuve, qu'il mugisse, qu'il emporte tout, et nous aussi, avec lui! Tant que nous vivons, restons jusqu'au bout les artisans confiants de la vie!

SCOPAS.— Autant que je comprenne tes paroles, c'est un dessein immense. Que chacun de nous donne ce qu'il faut en cherchant à devenir meilleur.

DÉMADES.— Avec la foi totale qu'un jour la Création changera, et que la joie donnera la mesure aux actes et aux pensées des hommes.

SCOPAS.— Quand viendra jamais un tel jour!

DÉMADES.— Oui, ce sera comme dans un rêve. Mais il faut espérer!

SCÈNE VII

CHARMODOKÈ.— (*Elle s'avance avec prudence en regardant autour d'elle. Elle s'arrête sur le côté de la scène.*)

Voici venue l'heure de son départ, de son envol vers ses propres domaines! Il va embrasser l'infinie Création. Il aura

pour compagnes l'immortalité et l'éternité. Il percevra dans la solitude le secret du monde. Dans la source de vie immaculée il rassasiera les désirs de son âme avide et nourrira les fleurs étincelantes de son esprit.

(*Comme une prière*)

Chastes pentes, vierges inaccessibles, vêtissez-vous, parez-vous pour la fête ! Et toi, montagne, toi dont les sommets baignent dans le saphir et l'émeraude, couronne-toi de soleil, prends le ciel et les astres pour éclatant manteau ; et vous, oiseaux charmeurs, rossignols, faites retentir vos chants délicats. Il vient vers vous : célébrez-le !

(*agitée*)

Oui, il part. L'heure est venue. Oui, maintenant, il va ouvrir ses ailes légères et s'envoler là-haut, là-haut, face à l'aube. Quelle réflexion, quelle souffrance pourrait le rejoindre !

LE CHOEUR

Écumante, azurée,
La vague sur le rivage
S'étale, heureuse,
Mais soudain sur les rochers
Elle éclate et se brise.
Par la plaine les fleurs
Insouciantes répandent
Dans la joie leur parfum.
Mais soudain sur le sol
Les voici fanées, emportées.
Le ruisseau qui jaillit
Doucelement murmure.
Mais tout à coup un fleuve
Le saisit et l'absorbe.

Qui soupire au loin ? C'est un accent connu, comme un deuil indicible, un fleuve qui coule, et disparaît dans un

bruit sinistre, emportant avec lui ce qu'il trouve pour le noyer là-bas dans la mer. Alentour les ténèbres étendent leurs rêts, saisissent, étouffent peu à peu le désir et l'espoir, elles étouffent et elles absorbent la joie et la beauté.

CHARMODOKÉ (*dans une plainte*).— Le brouillard et la mer écumeuse saisissent dans leurs filets un navire, et dans le mirage d'un îlot chimérique, le jettent sur les rochers où il va se briser. Mais voici que s'allume un phare, et, dans l'île souriante de la sérénité, un port se creuse où le bateau se réfugie. Et le voici maintenant qui fait voile à la recherche du phare, du phare qui va s'éteindre...

LE CHOEUR (*vif*).— La lumière si belle, la lumière du bien, ne peut pas s'éteindre, et les ténèbres, devant elle honteuses, s'esquivent et s'enfuient. Avec elles s'en vont les craintes, les pleurs et les chagrins. O lumière du bien, ne m'abandonne pas, habite ici mon âme, et reste à jamais près de moi !

SCÈNE VIII

HÉRACLITE.— (*devant le sentier qui mène à la montagne*)
J'ai assez marché ! Que me reste-t-il à parcourir sur la courbe de la vie : Juste ce sentier que je prends à présent pour parvenir seul à son terme, et tout au plus, comme un écho, comme une berceuse, le premier chant de la vie.

LE CHOEUR

(*sur le côté de la scène*)

Qui refuse d'entendre
Le chant de la vie ?
Qui refuse de porter
Les fleurs de la joie ?

Allons tous parer la vie
De fleurs. Allons tous par nos chants
Glorifier la vie.

Vie, à quoi peut-on te comparer ?
Hormis toi, quelle chose
A le moindre intérêt sur la terre ?

Tu es le sourire de l'aube
Avec ses violettes et ses roses.
Tu es l'accomplissement du printemps,
Sa tiédeur, sa promesse, son espoir.

Tu es une lueur de délices,
Une source intarissable de projets et de désirs.
Tu es un feu toujours mobile,
Toute beauté, et volonté, et grâce.

Tu répands partout la joie,
Tu chasses la peur et la souffrance !
Toi, vie, tu vaincs la mort !
L'univers est ton bien et ton trône !

(sur un rythme vif)

Qu'y a-t-il de meilleur,
De plus grand que toi
Dans l'univers ?
Allons tous ensemble
Célébrer la vie,
La vie magnifique !

HÉRACLITE.— On ne peut revenir à son point de départ !
On doit continuer, jusqu'au bout, sans une heure de repos !
Dieu et le destin l'ordonnent ainsi ! On surgit dans la vie,
un beau jour, et puis, inéluctablement, on change, on vieillit
soudain, on quitte la vie et son moi. Mais ce qui nous a fait
naître et nous a donné notre visage, ce principe reste im-
mortel, et, en nous quittant, il engendre après nous d'autres
êtres, source à leur tour d'êtres nouveaux.

LE CHOEUR

Vie, à quoi peut-on te comparer?
Hormis toi, quelle chose
A le moindre intérêt sur la terre?

SCÈNE IX

CRATIDAS (*dans le Parc, au fond; sur le côté, au milieu des arbres, Charmodokè*).— Entends-tu ce qu'il dit? Le voici seul.

CHARMODOKÈ.— Doucement. Ne bouge pas, Cratidas, écoute. As-tu oublié? Il a demandé d'être seul.

HÉRACLITE.— Dans ce changement perpétuel, chaque chose, chaque être qui se crée et s'en va, chaque élément de l'univers doit trouver sa loi! Vie et mort, lumières et ténèbres, couples à la fois contraires et accordés, construisent les palais de l'harmonie.

CHARMODOKÈ.— Écoute! Jamais jusqu'à ce jour on n'avait entendu parmi les hommes une telle voix, de telles paroles!

CRATIDAS.— Et plus jamais personne ne pourra les entendre à nouveau, Charmodokè.

CHARMODOKÈ.— Gravées au plus profond de l'âme, elles berceront et guériront les peines et les angoisses du cœur.

HÉRACLITE.— Vers ces chastes palais, mon esprit et mon âme un jour ont pris leur vol, et j'ai possédé la lumière; j'ai pris avec confiance les armes pour résister au Destin.

CRATIDAS.— Dieux! Quel chagrin! Quel geste grandiose!

CHARMODOKÈ.— Quel déchirement! Mais il faut dominer cette angoisse, cette souffrance.

HÉRACLITE.— Ce sentier m'appelle vers le plus haut sommet de l'univers. La solitude sur ses pentes endort les angoisses, et, au bout, brille l'Infini! (*avec élan*) Et je veux que sa lumière, qui a permis à mon âme affligée de vivre dans la vérité, maintenant que je disparais, vienne aussi vous illuminer, vous pour qui j'ai souffert, à qui j'ai transmis ce que mon âme avait de perfection! Je veux que

cette lumière vous illumine, vous tous qui êtes dans l'angoisse du chemin du bien ! En ce moment crucial, je déploie mon âme devant vous et vous crie de toutes mes forces : écoutez, écoutez mes dernières paroles.

CRATIDAS. — Ces paroles me déchirent le cœur.

CHARMODOKÈ. — Et le mien plus encore, Cratidas.

HÉRAGLITE. — Écoutez mes paroles dernières : ayez toujours les yeux tournés vers cette lumière ! Laissez-la briller dans vos âmes, laissez-la, au milieu du brouillard d'alentour, montrer sans relâche à l'homme le chemin du bien et de la vérité. A l'homme . . . N'oubliez jamais l'homme ! Même s'il est entraîné dans le borbier, si même il s'y repaît et semble s'y complaire, il y a toujours en lui quelque chose qui s'agite et l'aiguillonne vers les âmes, quelque chose qui scintille au plus profond de lui et que la boue empêche de germer. Veillez à ce quelque chose ; voyez où il aheurte et ce qu'il cherche ; brisez ses chaînes ; délivrez-le, pour qu'il se nourrisse et croisse. Jetez-vous dans ce combat, le seul qui doit être le but et la préoccupation de votre vie ! C'est une lourde tâche, une tâche épuisante. Les ténèbres autour de vous sont épaisses, peuplées d'abîmes, de pierres tranchantes, emplies d'une boue douloureuse et d'épines ! Il faut vous donner de toute votre âme à ce combat. Car il en vaut la peine ! (*il regarde autour de lui et continue après un court silence*) Dispensez partout la lumière, inlassablement, chassez les brumes, broyez le granit de l'ignorance, frappez-le sans relâche ! Percez la vraie route, faites-la large, pavez-la solidement, pour qu'elle résiste bien, et conduisez-y l'homme avec amour, avec tendresse. Secouez sa boue, ouvrez ses yeux, purifiez-les pour qu'il y voie ; menez-le sur cette route pour qu'il y marche, d'une démarche d'homme, la tête haute, avec courage, espoir et conscience, et non d'une marche inconsciente de troupeau, tête basse, comme un animal. Alors, seulement alors, se feront entendre les doux accords de la lyre du bien, son chant harmonieux, infini, le chant de la vie et de l'amour !
(*il prend le sentier qu'il gravit lentement*)

CRATIDAS.— Quelles paroles éclatantes et humaines !

CHARMODOKÈ.— Paroles d'amour, de sagesse et d'espoir !

SCÈNE X

TIMOCLÈS.— Trop tard ! Il est parti.

PHILOTAS.— Il est là-bas sur le sentier ; regarde, il monte.

TIMOCLÈS.— Allons ! A quoi bon l'attendre ici ? Courons après lui ! Qui sait ! peut-être parviendrons-nous à le faire changer d'avis !

DÉMADES.— C'est vouloir l'impossible.

CRATIDAS.— Il a disparu à présent ! Il nous a quittés pour toujours !

CHARMODOKÈ.— Adieu, Héraclite ! Nos vœux et nos pensées t'accompagnent.

DÉMADES.— Ton passage, Héraclite, laissera partout ses marques éclatantes.

PHILOTAS.— Comme une chose d'une beauté jamais vue, un chant jamais entendu.

CHARMODOKÈ.— Tel un éclair brillant sillonnant l'épaisseur de la nuit.

CRATIDAS.— Comme un chant qui trouverait dans le tréfonds de l'âme un écho toujours renouvelé.

CHARMODOKÈ.— Une douce résonance de vie et d'espoir.

DÉMADES.— Héraclite !

PHILOTAS.— Ami !

TIMOCLÈS.— Sage !

CHARMODOKÈ.— Grand Héraclite !

DÉMADES.— Tu as ouvert de grandes pages dans l'Histoire.

CRATIDAS.— Et ton nom restera gravé pour toujours.

CHARMODOKÈ.— En lettres lumineuses et ineffaçables !

LE CHŒUR

(la lumière commence à baisser.
*Héraclite est à peine visible. Le premier demi-chœur
 cède lentement la place au deuxième.*

La vie passe et coule
 Comme un songe . . .
 Où s'en va-t-elle ?
 Qui peut le dire !
 Au bout sont les regrets, les larmes,
 L'inconnu, les ténèbres, et le silence.

Qu'y a-t-il de meilleur,
 De plus grand que toi
 Dans l'univers ?
 Allons, tous ensemble,
 Célébrons la vie,
 La vie très belle !

Le chœur tout entier :

Tu répands partout la joie
 Tu chasses la peur et la souffrance !
 Toi, Vie, tu vaincs la mort !
 L'Univers est ton bien et ton trône !

FIN